

# **CONCENTRIQUES**

**Premier Cercle**

**LUC FIVET**

**Roman**

**lucfivet.fr**

© Luc Fivet, avril 2014

979-10-93698-06-9

Illustration © Guillaume Besnard

## Chapitre 1

Le train abordait le périmètre de la gare du Nord. Derrière le rideau de la pluie, les panneaux publicitaires formaient un interminable écran. *Demone, pour mourir de plaisir. Antichoc, les amortisseurs des professionnels. Assurez la protection de votre famille avec Maximum. Le temps, c'est de l'argent au Crédit Général.*

Pour la première fois du voyage, mon voisin a relevé le nez de sa tablette. C'était un homme d'affaires entre deux âges, plutôt ventripotent. Je n'aurais pas d'autre occasion d'attirer son attention.

- Il fait encore plus moche qu'à Bruxelles.
- Eh oui, a-t-il grogné. Saleté de météo.
- Cette fois, on sent que l'automne approche.
- On ne verra pas la différence, il pleut depuis juillet.

J'ai adressé un signe à l'hôtesse des premières classes, qui s'est empressée de remplir ma coupe de champagne.

- Vous venez à Paris pour affaires ?

Il a saisi la perche avec une satisfaction de chien de berger.

– Je dirige un projet immobilier pour le compte de la République de Flandres. Nous investissons du côté de la Seine-Saint-Denis.

J'avais noté son accent flamand très prononcé.

- Et vous, a-t-il demandé pour la forme, business aussi ?

Je lui ai adressé mon sourire le plus franc.

– Je travaille dans l'alimentaire. Nous sommes leaders sur le marché des plateaux-repas pour les hôpitaux et les cantines scolaires. Je reviens d'une visite d'inspection à Bruxelles.

Je lui ai tendu ma carte.

- Sait-on jamais... Nous serons peut-être amenés à travailler ensemble.

Il a lu en se grattant le ventre.

– Amaury Servin, executive manager... Enchanté. Voici la mienne. On ne sait jamais, comme vous dites.

Il m'a tendu sa propre carte de visite, que j'ai glissée dans la poche intérieure de ma veste. Le train roulait au pas à présent. Les messages habituels sont tombés des haut-parleurs. *La SNCF remercie Eolia pour l'entretien de ses voies ferrées. Eolia veille sur le monde. Ce bain de senteurs vous est offert par Perfume, le parfum au quotidien.*

Une agréable odeur de santal a inondé le compartiment, provoquant l'apparition d'un sourire niais sur la face bovine de mon voisin. Après une longue inspiration, il a replié sa tablette et l'a glissée dans la poubelle.

– Que pensez-vous de ces nouvelles tablettes jetables ? ai-je demandé.

– C'est pas mal. La qualité de l'image n'est pas extraordinaire, mais on ne peut rien espérer de mieux pour dix euros.

– Il paraît qu'on en annonce de moins chères encore.

– Possible. Mais elles auront moins d'autonomie.

Le train s'est immobilisé. Les ordinateurs de bord ont vérifié l'étanchéité du périmètre de sécurité, puis le conducteur a déverrouillé les portes et les voyageurs ont reçu la permission de quitter le compartiment. Le gros type m'a serré la main avec effusion.

– Une prochaine fois, j'espère.

– Avec plaisir.

Je lui ai laissé quelques mètres d'avance, le temps de descendre ma valise du porte-bagages. La foule des voyageurs s'écoulait le long du quai. Fusil-mitrailleur à l'épaule, les vigiles de la SNCF surveillaient les allées et venues des usagers. De nouvelles annonces ont retenti dans le hall.

*Bienvenue à Paris Nord. Pour les voyageurs de classe 1, un service de taxi Premium est disponible à droite en sortant de la gare. Les voyageurs qui ont réservé une chambre à l'hôtel Hilton peuvent se présenter au guichet 5. Hilton, pour redécouvrir la vie.*

Je me suis débarrassé de la carte de visite du type dans une poubelle, j'ai contourné les inévitables Témoins de Jéhova qui faisaient de la retape pour Jésus devant la galerie marchande et je me suis dirigé vers la station de taxi. J'ai été servi de suite – la formule Premium avait du bon. Le chauffeur a rangé ma valise dans le coffre pendant que je m'installais confortablement sur la banquette arrière.

– Concorde Lafayette.

Le chauffeur, un jeune homme de type nord-africain, a klaxonné pour fendre la masse des loqueteux qui tendaient la main dans l'espoir d'une petite pièce. Nous avons pris à droite en direction des Galeries Lafayette. Heure de pointe, embouteillages monstres. Des dizaines de vendeurs ambulants frappaient aux fenêtres. On proposait de tout : nems de criquets, colliers porte-bonheur, masques anti-pollution roses ou bleus, fellation express...

La voix du chauffeur, très professionnelle, a grésillé dans l'interphone.

– Vous avez fait bon voyage, monsieur ?

– Pas mal.

– Vous êtes à Paris pour le travail ou pour vos loisirs ?

– Travail. Je suis promoteur immobilier. Voici ma carte.

J'ai glissé le rectangle ad-hoc dans l'interstice de la vitre de séparation. Il a attendu un feu rouge pour la prendre.

– Ravi de faire votre connaissance, monsieur Amaury Eglantier. Je vous informe que vous pouvez compter sur moi au cas où vous souhaiteriez visiter Paris.

– Vous avez des adresses intéressantes ?

– Tout ce que vous voudrez, monsieur.

Le regard croisé dans le rétroviseur était éloquent : sa société de taxi fournissait aussi les escorts, filles ou garçons. A condition d'y mettre le prix, bien entendu.

– Je vous remercie, jeune homme.

– Vous pouvez m'appeler Stéphane, monsieur.

– Très joli pseudo.

– Je vous remercie, monsieur. A votre service.

Paris avait bien changé en quinze ans. Les boutiques de fringues et de souvenirs made in India alternaient avec les enseignes de fast-food. Il y avait beaucoup plus de clochards aussi, malgré les équipes de désinfection urbaine. Paris serait toujours Paris.

Nous avons remonté les grands boulevards jusqu'au péage de la place de la Concorde. Une fois le check-point franchi, la circulation a été plus fluide. La pluie tombait dru, sans dissuader des bataillons de touristes arabes et asiatiques de se presser devant les devantures des Champs-Élysées, où des hologrammes de George Clooney et de Rihanna les invitaient à venir découvrir les derniers-nés des parfums Chanel ou la nouvelle gamme de sacs Vuitton. Les boutiques Zara débitaient de la fripe au kilomètre.

Porte Maillot. J'ai sorti mon téléphone Tokay, payé la course en scannant le QR code et réceptionné la facture pour mes notes de frais – 102,52 euros, péage compris.

Le chauffeur m'a adressé un salut, un doigt sur la visière de la casquette.

– Si vous avez besoin de quoi que ce soit, vous avez le numéro de téléphone du taxi sur la facture. Bon séjour à Paris, monsieur.

– Merci, pseudo-Stéphane.

Le taxi a disparu au coin de la rue. Je me suis dirigé vers la station de métro la plus proche et j'ai acheté un billet au distributeur en payant avec des

pièces de deux euros. Pas de chance, incident voyageur. J'ai été obligé de patienter cinq minutes. Les annonces publicitaires défilaient sur le mur de faïence.

*Disney, la magie existe. On a tous en nous quelque chose de McDonald's. Cerruti, l'homme, le vrai. Qui n'a jamais essayé une Pecari n'a jamais conduit une voiture. Découvrez «Haine absolue », le dernier roman de Christine Angot – Christine Angot, la rage de hurler.*

La rame est enfin arrivée. J'ai trouvé une place assise – le quartier étant classé en zone 1, il n'y avait pas de clochards sur cette portion du réseau. Direction Porte de Vincennes, puis changement à Etoile et ligne 6 jusqu'à Montparnasse. J'ai rejoint l'hôtel, rue d'Odessa – un boui-boui sans une once de prétention. Une femme d'une cinquantaine d'années somnolait derrière le comptoir en faux chêne. Cheveux blonds ternes, teint gris, des poches alcoolisées sous les yeux.

– Bonsoir, monsieur.

– Bonsoir, j'ai une chambre réservée au nom d'Amaury Chérou.

J'ai rentré le mot de passe sur son terminal. Le mail de confirmation est arrivé dans sa boîte aux lettres.

– En effet. Vous restez trois jours, c'est bien cela ?

– Oui, le temps de visiter quelques musées. Je suis journaliste, je prépare un article sur les grandes collections de peinture.

Elle a grimacé un sourire épuisé.

– Vous avez la chambre 112. Je vous souhaite un agréable séjour, monsieur Chérou.

Elle m'a tendu une clé magnétique. Ma chambre était au deuxième étage. J'ai pris l'ascenseur.

Je savais que l'Union européenne serrait les budgets, mais là, on approchait de la maltraitance : deux litres d'eau par jour – donc pas plus d'une douche quotidienne –, toilettes sèches, climatisation tuberculeuse, papier-peint défraîchi, nature morte au mur et à peine dix chaînes pornos à la télé, et en accès payant encore bien. Maigre consolation, le lit était correct. J'ai rangé mes quelques fringues de rechange dans la garde-robe qui puait le renfermé et disposé mes affaires de toilettes sur la tablette de la salle de bains. Au bout de dix minutes, j'étouffais déjà. J'ai ouvert la fenêtre. Le bruit de la pluie sur le trottoir m'a soulagé. J'ai inspiré profondément.

Qu'est-ce que je foutais là ?